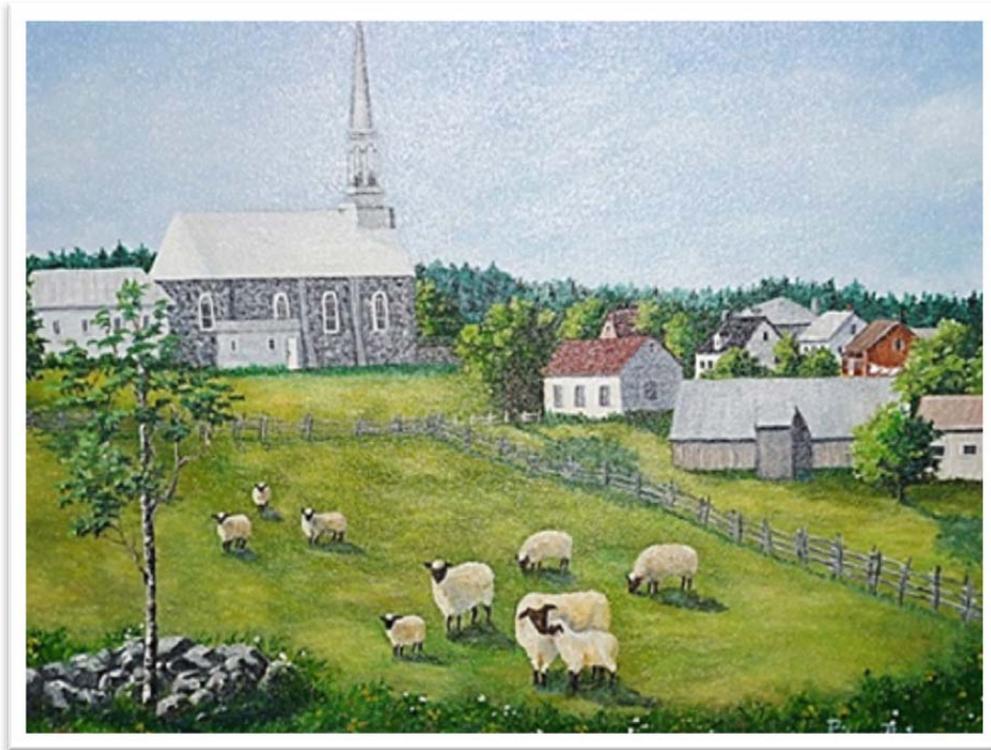




VILLE DE  
SAINTE-MARIE

LOISIRS,  
CULTURE ET VIE  
COMMUNAUTAIRE

# Écrits mariverains 2014



**Desjardins**  
Caisse de La Nouvelle-Beauce

Coopérer pour créer l'avenir

**TED<sup>x</sup>** SainteMarie  
x = independently organized TED event



L'illustration de la page couverture est une œuvre  
De Réjeanne Nadeau

« Saint-Séverin, village enchanteur »  
Proclamée « Prix du public » lors de l'exposition collective  
Perceptions XIV, en 2014

ISBN-978-2-9809683-5-8

Juin 2014



## TABLE DES MATIERES

CURIEUX, CE NOËL! .....	1
BÉBÉ BEN .....	7
LA PAGE BLANCHE.....	13
LE DÉSASTREUX DESTIN D'ARLETTE MALLETTE.....	15
LE LUTIN ET LE SAPIN .....	18
LE MURMURE DE SES DOIGTS .....	20
MOTS.....	21
SOUVENIRS.....	23
LE TERRAIN DE LA VEUVE UZEB .....	25
DES MINOUS EN VACANCES .....	28
LA CRISE D'APPENDICITE.....	32
LA RENCONTRE.....	33
LES HAÏKUS DE TEDX 2014 : .....	35
MON ADMIRATION POUR LES GÉNÉRATIONS DU PASSÉ.....	39

## CURIEUX, CE NOËL!



En cette fin d'été, des enfants couraient dans une petite forêt de la Beauce en criant de joie. Ils adoraient aller jouer à la cachette sur la terre à bois de leur grand-père. Plusieurs d'entre eux avaient souvent accompagné ce dernier durant l'automne pour amasser du bois. En effet, au fond de la terre, la « shed »\* de la petite cabane à sucre réclamait toujours des bras supplémentaires afin de venir remplir son ventre, creusé par le dernier printemps.

Un mignon petit chevreuil, répondant au nom de Curieux, surveillait les jeunes de loin. À le regarder, on comprenait facilement pourquoi sa mère l'avait baptisé ainsi. Il n'osait pas s'approcher, car la frayeur des humains lui avait été inculquée depuis sa naissance. Les petits hommes qu'il espionnait ne semblaient cependant n'avoir rien en commun avec les monstres assoiffés de sang décrits dans ces récits d'horreur.

Sa mère l'avait averti vainement de ne pas traverser la route en construction, sillonnée par les étranges petits poteaux que des travailleurs érigeaient méthodiquement. Elle lui avait aussi expliqué que la saison de la chasse ouvrirait prochainement. De nombreux pièges devraient alors être évités pour demeurer en vie. Elle répétait sans cesse : « Souvenez-vous que certains humains allument des petites lumières pour nous attirer ou nous offrent un buffet de pommes savoureuses qu'ils alimentent régulièrement pour pouvoir nous tirer plus facilement. Il faut se méfier, constamment être aux aguets... » Plus Curieux recevait ces informations, plus son désir d'aller voir le tourmentait. Il craignait de ne plus jamais pouvoir explorer l'autre côté de la route lorsque la chasse serait ouverte ou lorsque les travaux seraient finis. Constatant que très peu d'autos circulaient tôt le matin, il avait profité d'un crépuscule particulièrement tranquille pour traverser la route à toute vitesse. De l'autre côté, le paysage ressemblait beaucoup à son territoire habituel. Déçu, il s'était enfoncé davantage dans le bois. Il avait goûté des brindilles exquises en s'éloignant de plus en plus. Les cris des enfants l'avaient alors attiré. Il les avait observés longuement.

Curieux savait qu'il ne devait pas s'attarder trop longtemps, mais la fatigue le gagnait de plus en plus. Il avait écourté ses nuits depuis plusieurs semaines afin de surveiller les abords de la route. Il avait parcouru un si long parcours. Ses jambes lui semblaient de plus en plus lourdes. « Et si je m'étendais un peu. Je reprendrais des forces pour pouvoir m'en retourner. » Ses yeux se fermaient déjà.

Lorsque Curieux se réveilla, il fut surpris par la position du soleil. Il croyait n'avoir dormi qu'un petit instant. Le début de l'obscurité lui démontrait son erreur. Le ventre vide, il

partit à toute vitesse en direction de la grande route. La peur aux entrailles, il avançait courageusement : « Je me rappelle avoir traversé ce petit ruisseau. Ah! oui, voilà le gros érable, suivi des bouleaux... »

Heureusement, Curieux possédait un excellent sens de l'orientation. Il avait pris le temps de se donner des points de repère tout le long de son périple. Il entendit alors, presque avec soulagement le ronronnement des moteurs de nombreuses automobiles. « Impossible pour moi de traverser en ce moment, se dit Curieux. Je vais devoir attendre. » Le petit chevreuil décida d'aller en quête de nourriture et de se reposer encore un moment, avant de tenter à nouveau de regagner le territoire qu'occupait sa famille. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il revint durant la nuit, de constater que les travailleurs avaient fixé une broche carrelée aux piquets! Une clôture l'empêcherait dorénavant à jamais de retourner vers les siens. Curieux s'enfonça à nouveau dans la forêt, mettant pour une fois en application un sage conseil de sa mère : « N'oubliez pas, si vous vous perdez, que la forêt peut vous offrir tout ce dont vous avez besoin pour survivre. Il s'agit de bien chercher et d'être prudent... »



Curieux pleura longuement. Il s'ennuyait de sa mère, de son père, de ses frères et sœurs. Ses lamentations déchiraient le silence. Les autres animaux l'entendirent, impuissants devant tant de détresse. Un hibou eut soudain une idée. Il s'envola vers une clairière où il avait observé un autre groupe de spécimens de la même race que le jeune en détresse.

Curieux, apeuré d'abord par le bruit des grandes ailes déployées, tenta de suivre à distance le bel oiseau. Ce dernier ralentissait au besoin pour attendre le petit. Il repartait ensuite. Lorsqu'ils eurent enfin gagné la brèche en question, une maman chevreuil venait déjà à la rencontre de Curieux.

Le hibou, que tous les animaux de la forêt avaient surnommé Gros Yeux, se posa sur une branche d'arbre. Fatigué, il l'était, mais curieux, il l'était encore plus que le petit chevreuil. Il pencha lentement la tête et écouta.

« Que fais-tu là tout seul, petit? lui demanda la maman chevreuil. Où est ta famille?

- J'ai perdu ma famille, dit Curieux. J'ai traversé la grande route pour voir ce qu'il y avait de l'autre côté.

- Nous allons t'aider à y retourner, reprit la maman de sa voix douce.

Curieux n'y croyait pas. - C'est impossible! Les hommes ont construit une clôture pour plus que nous ne traversions... »

Curieux éclata alors en sanglot. Trois jeunes chevreuils du même âge que Curieux accompagnaient la maman. Ils vinrent vers lui.

« Ne pleure pas, lui dit doucement Mélodie, l'un des petits, en frottant son museau à son pelage. Nous ne te laisserons pas seul. Hein maman? »

Curieux trouvait ses paroles si douces à entendre. Il avait si besoin d'eux. « Vraiment, dit-il à la maman, vous voulez bien que j'aïlle avec vous?

- J'accepte que tu te joignes à nous, lui répondit-elle. Je veux cependant que tu écoutes sagement mes conseils. La saison de la chasse débute demain. Chacun de nous devra faire des efforts pour ne pas mettre en danger la vie des autres.

- Ma maman m'a aussi longuement parlé de la chasse, la rassura Curieux. Je promets de vous écouter.

- Alors, ajouta aussitôt la maman, viens que je te présente trois autres chevreuils de ton âge. Dis-moi quel est ton nom ?

- Je m'appelle Curieux. »

La maman reprit : « Alors Curieux, je te présente Mium... Mium...

- Tu vois mon gros ventre, dit ce dernier, alors tu comprends pourquoi ils m'ont appelé ainsi.

- Voici Craquant, continua maman chevreuil.

- Je fais toujours trop de bruit en marchant, ajouta le petit en tapant des sabots.

Mélodie, la petite femelle, ne put s'empêcher d'agacer son frère : - Moi, je dirais plutôt qu'il s'appelle ainsi parce qu'il a un joli minois.

- Eille! se rebiffa Craquant. On ne dit jamais cela d'un gars, joli minois! Bah!

Mais maman savait calmer ses enfants. – Chut! Il ne faut surtout pas faire de bruit. »

Puis elle regarda Curieux et reprit : « La petite fanfaronne que voilà se nomme Mélodie en raison de sa voix douce. Je présume qu'on ne t'a pas appelé Curieux pour rien... Souviens-toi de ta promesse, si tu veux demeurer en toute sécurité avec nous. »

Curieux s'endormit le cœur gros, ce soir-là. Il avait eu la chance d'être recueilli par une merveilleuse famille, mais il pensait aux siens, à l'inquiétude qu'ils devaient ressentir.

Le temps passa. Curieux tenait sa promesse du mieux qu'il pouvait. Curieux et Mélodie, aussi espiègles et agiles l'un que l'autre, devinrent inséparables.

Un jour, Mélodie voulut lui montrer un endroit très spécial. Curieux se dit qu'il n'y avait sûrement rien de mal à suivre son amie. Comme il fut heureux alors de revoir la cabane à sucre de ses souvenirs. « Je reconnais cet endroit, dit Curieux. C'est ici que je suis venu, la journée où je me suis perdu ». Il se mit soudain à pleurer. « Je sais que tu t'ennuies de ta famille, dit doucement Mélodie. Garde confiance, peut-être que tu pourras la revoir un jour.

- Impossible, souffla Curieux. La grande clôture va toujours m'en empêcher. » Comme Curieux sanglotait de plus belle, un bruit de pas l'arrêta. Les deux petits chevreuils s'immobilisèrent en se cachant bien.

Deux personnes âgées marchaient doucement dans la forêt main dans la main. Curieux et Mélodie ne pouvaient pas les manquer, car le couple portait des vestes rouges. Intrigués, ils épièrent leur conversation, prêts à déguerpir au premier signe de danger. « Te souviens-tu, mon Henri, quand tu m'as demandée en mariage? demanda la vieille dame en souriant.

- On ne peut pas dire que tu n'as pas été patiente. Ça faisait ben un bon quatre ans que je te courtais, ma belle Louise, se rappela Henri.

- Moi, je remercie ma bonne étoile depuis tout ce temps-là! lui avoua Louise. Henri s'arrêta et regarda sa femme, cherchant à comprendre. - Ta bonne étoile? reprit-il. Louise lui répondit sans hésiter : - Oui, la veille de ta demande, j'ai vu une étoile filante dans le ciel et j'avais fait le souhait que tu te declares enfin.

Le vieux monsieur serra les mains de sa femme dans les siennes. Sa voix tremblait un peu. - Je l'ai jamais regretté, ma belle Louise, dit-il. On a eu de beaux enfants, pis de merveilleux petits-enfants. Et Louise ajouta : - qui semblent aimer cet endroit autant que nous.

- À propos de jeunes pis de leur amour pour notre terre à bois, ils m'ont demandé la permission de venir jouer une dernière fois avant le début de l'hiver. Qu'en penses-tu? lui demanda-t-il.

Louise se montra inquiète : - Pas pendant la période de la chasse, c'est trop dangereux. Henri l'approuva : - Ça c'est certain. Je leur ai suggéré une fin de semaine de décembre. Les plus vieux pourraient allumer le poêle dans la cabane. Ils sont assez responsables d'habitude. Ils veulent même y coucher.

- Ben! Ils pourraient utiliser les lits pliants qu'on a achetés pour nous reposer quand on faisait bouillir la nuit, proposa Louise.

- Le lendemain, pas ben tard, on viendrait faire notre tour, conclut Henri.

Louise parut satisfaite : - Ça serait notre façon de les remercier pour leur aide. »

Les deux vieilles personnes s'en retournèrent lentement.

Lorsqu'elles furent suffisamment éloignées, Curieux et Mélodie se regardèrent, complices.

« Nous pourrions revenir lorsque les jeunes seront là, dit Mélodie.

Et Curieux de répondre joyeusement : - Je ne voudrais pas manquer ça. »

Mélodie et Curieux revinrent sagement vers les leurs.



Ils revinrent à maintes reprises à la cabane afin de s'assurer de ne pas manquer la dernière visite des petits-enfants. Lors de l'une de ces visites, ils entendirent des coups de fusil. Les chasseurs ne devaient pas être loin. Mélodie et Curieux se tapirent dans les feuilles en tremblant. Dès qu'ils le purent, ils prirent la direction de leur ravage. Ils apprirent avec consternation qu'un des leurs avait été abattu.

« N'oubliez pas d'être constamment sur vos gardes, dit la mère. Je sens la neige approcher, les chasseurs veulent absolument tuer avant que la chasse finisse. Nous ne sommes en sécurité nulle part présentement. »

Curieux espérait que les siens soient encore vivants.

La neige tomba enfin. Curieux et Mélodie attendaient cette dernière avec impatience. Ils furent d'abord étonnés de la trouver si froide. Le paysage les ravissait. Ils retournèrent prudemment à la cabane et furent enchantés d'y retrouver enfin les petits-enfants. Ils entendirent alors les plus jeunes parler de Noël. L'un d'eux raconta l'histoire d'une étoile qui conduisit trois mages à Bethléem... Il parlait de foi, de croyance.

Les deux amis s'en retournèrent lorsque les jeunes entrèrent souper.

« Te rends-tu compte, dit Curieux à Mélodie en pensant aux siens, c'est la deuxième fois qu'on entend parler d'étoile qu'il faut suivre. » Les deux jeunes chevreuils demeurèrent pensifs.

Les jours continuaient de s'égrener doucement. Puis, la nuit de Noël, Curieux fut réveillé par une lumière vive. Il eut d'abord peur en se remémorant les lumières des chasseurs. Il se rappela alors que la saison de la chasse était enfin finie.

C'est à ce moment qu'il se remémora, l'espoir au cœur, l'étoile des enfants. Il la suivit... comme il avait suivi l'oiseau lorsqu'il s'était perdu, se laissant guider en gardant la foi. Il longea la clôture longuement jusqu'à un endroit spécial beaucoup plus loin, où il ne s'était jamais rendu auparavant. Cela semblait avoir été aménagé pour aider les animaux à traverser. Définitivement, les humains ne se ressemblaient pas tous. Certains avaient pensé aussi à leur bien-être.

Suivant toujours l'étoile, il franchit ce corridor sous la route. Ce qu'il vit de l'autre côté le remplait de bonheur. Sa propre famille l'attendait. Ils lui firent la plus belle des fêtes.

« Comme tu as grandi! lui dit sa mère.

- Et toi maman, tu es aussi bonne et douce que dans mes souvenirs, lui répondit Curieux, savourant aussi le fait que sa mère ne le réprimandait pas. Plus tard dans la nuit, sa maman l'observait gravement.

- Tu jettes de fréquents regards vers la passerelle, lui dit-elle.

Curieux lui confia son désir : - Je suis très, très heureux, mais j'aurais aimé remercier et dire adieu aux nouveaux amis qui ont pris soin de moi. Je les aime aussi.

- Je comprends, dit-elle. Ce que tu as vécu t'a donné de l'expérience. Tu connais un chemin sécuritaire maintenant et le temps de la chasse est terminé pour cette année. Va sans crainte voir tes nouveaux amis pour les rassurer. Tu peux même les inviter. Nous serions heureux de les rencontrer. La sagesse de cette mère lui dictait de laisser son enfant libre puisqu'il était maintenant outillé pour se défendre.

- Merci maman, tu es la plus merveilleuse des mères! »

Curieux partit vers le chemin de traverse. Il aperçut Mélodie qui l'avait suivi. Confiante, elle l'attendait patiemment de l'autre côté. Elle avait vu l'étoile, elle aussi. Elle avait choisi également de croire en elle.

« Moi, j'ai suivi l'étoile de Bethléem, dit Curieux.

- C'est drôle ça, répondit Mélodie. Moi, j'ai suivi l'étoile filante. »

Ce qui comptait véritablement, c'était que tous les deux, en suivant leur cœur, avaient reçu le plus beau des cadeaux de Noël.



\* shed : hangar, remise, abri (mot anglais)

*Renée Guay*

## BÉBÉ BEN

La première chose que Peter vit sur son écran de téléviseur en l'allumant, vendredi soir, fut la photo d'un accident de voiture. Selon le présentateur, la voiture sport aurait percuté un arbre à la sortie de la ville en fin d'avant-midi et aurait par la suite pris feu. Les corps des victimes n'auraient pas encore été identifiés, car leurs papiers auraient été carbonisés dans l'incendie.

Trouvant cette nouvelle déprimante, comme celles qui suivirent, Peter referma la télévision et alla se coucher. La journée avait été épuisante et celle du lendemain serait chargée.

\*\*\*

De leur côté, les policiers travaillèrent sans relâche pour identifier les victimes. Ils eurent les résultats d'ADN vers les trois heures du matin, le dimanche, c'est-à-dire presque deux jours après l'accident. Les deux victimes s'appelaient Georges Nash et Caroline Eyck.

Les policiers se rendirent aux domiciles des victimes. Chez monsieur Nash, deux colocataires défoncés au crack furent très étonnés, mais donnèrent les numéros de téléphone des parents et du frère de Georges. La famille Nash fut prévenue.

\*\*\*

Chez madame Eyck, par contre, les choses furent totalement différentes. L'appartement de la dame était totalement vide. Des affaires de bébé traînaient partout. Mais aucun bébé à l'horizon! Les policiers appelèrent des renforts.

L'appartement de madame Eyck fut passé au peigne fin. Les policiers dénichèrent l'acte de naissance du petit ainsi qu'une photo de la mère et l'enfant. Le petit s'appelait Benjamin Eyck et avait 6 mois.

Comme l'examen de la voiture n'avait révélé aucune trace de l'enfant, le lieutenant Jackson supposa que la mère l'avait confié à quelqu'un. Il s'informa sur la famille de Caroline Eyck. Elle avait deux sœurs : Anaïs Eyck et Diane Eyck-Priest. Aucune des deux n'avait eu de nouvelle de leur sœur ni du petit depuis plusieurs jours. Voyant cela, le lieutenant Jackson lança une alerte de disparition dans les médias avec un numéro vert à rejoindre.

Le mari de Diane, Dean Priest, accompagna le lieutenant au poste, car il était lui aussi policier et tenait à être au courant de la moindre piste.

\*\*\*

Comme la plupart des gens étaient chez eux le dimanche matin, le nombre d'appels fut très élevé.

Les appels durent être traités et vérifiés un par un. Certains mentionnèrent un certain Peter Donovan qui avait amené un bébé dans un cours d'arts martiaux. Quand l'agent Fairway eut un troisième appel concernant ce mystérieux professeur Donovan, il fit signe à ses supérieurs. Étant tous très occupés, ils ne donnèrent pas suite immédiatement et Fairway passa à l'appel suivant.

— Agent Fairway, j'écoute.

— C'est à propos du petit, Ben. Sa mère me l'a confié vendredi avant-midi.

— Bien. Quel est votre nom?

— Aucune importance.

— Écoutez, monsieur, nous ne pourrions jamais récupérer le petit si vous refusez de nous parler.

Le silence se fit à l'autre bout du fil. L'agent Fairway entendit un cri de bébé scandalisé puis la voix de son interlocuteur s'adressant à quelqu'un d'autre dans la pièce : « Danaé, lâche Ben! Ce n'est pas une poupée! » Une voix fluette de petite fille lui répondit « Oui, bon. Ben 'oupée! ». Un soupir se fit entendre puis son interlocuteur lui répondit enfin :

— Je laisserai Ben à l'entrée du centre d'arts martiaux, au 1214, 1<sup>re</sup> Avenue, dans le quartier du Clos, à 13 heures aujourd'hui.

Et l'homme raccrocha.

\*\*\*

Peter essuya la sueur sur son front et retourna au salon voir ce que sa fille de deux ans venait encore d'inventer. Apparemment, Ben et elle s'étaient réconciliés. Danaé sourit à son père puis entreprit de remettre sa chaussette à Ben qui, bien entendu, l'enlèverait aussitôt.

Peter se sentait mal. Dès qu'il avait vu la photo de Benjamin à la télé ce matin, il avait su qu'il devait appeler. Seulement, il détestait tous les flics. Surtout qu'il n'avait été libéré de prison que deux semaines auparavant. Il tentait encore de s'adapter à sa nouvelle vie et à sa fille et voilà que cette histoire lui tombe dessus!

Comme il habitait le seul et unique appartement au-dessus du centre d'arts martiaux et qu'il y avait une sortie intérieure, pour rendre Ben, Peter ouvrirait la porte de l'intérieur du centre, fermé le dimanche, et laisserait le petit sommeillant à l'entrée. Il pourrait même le surveiller, jusqu'à l'arrivée des policiers.

\*\*\*

L'agent Fairway bondit sur ses pieds, prit le dossier Donovan et ses notes et se précipita au bureau du lieutenant Jackson.

— Chef, je sais où est le petit. Et je crois savoir qui s'en occupe.

— Comment pouvez-vous savoir où se trouve mon neveu sans connaître le nom de celui qui s'en occupe?

— Vous devriez écouter l'appel. Je vous l'ai envoyé par courriel.

Dès que ce fut fait, Priest pâlit et le lieutenant Jackson demanda :

— Comment le retrouver?

— Voici le résumé de trois appels précédents. Tous mentionnent un certain professeur Peter Donovan qui enseigne justement dans ce centre d'arts martiaux. Apparemment, Donovan aurait l'habitude d'emmener sa fille dans sa salle de classe, mais ces deux derniers jours, bébé Ben les accompagnait.

— Que sait-on de ce Peter Donovan? demanda l'officier Dean Priest.

Le lieutenant Jackson entra son nom dans la base de données et eut une réponse étonnante :

— Monsieur Peter Donovan, 25 ans. Mesure 7 pieds 2 pouces. S'est fait arrêter pour fraude immobilière il y a 19 mois. Il a toujours prétendu être innocent et s'être fait piéger par sa femme et son amant. Ça n'a jamais été prouvé. Il a écopé de deux ans de prison, mais est sorti il y a deux semaines, libéré pour bonne conduite. Il aurait découvert les arts martiaux en prison et en aurait fait un mode de vie.

— On ne mentionne sa fille nulle part, fit remarquer Fairway.

— Parce que la femme de Donovan l'a laissé au pas de la porte de Jerry Donovan, il y a deux mois seulement. Peter Donovan est allé récupérer sa fille chez son frère, à sa sortie de prison.

— Et l'adresse de Donovan? s'impatienta Dean Priest.

— C'est celle du centre d'arts martiaux, qu'il a mentionnée, lors de son appel, tout à l'heure.

— Merde!

L'agent Priest cogna la table de ses poings et sortit à grands pas. Jackson fit signe à Fairway de le suivre puis alla prévenir les autres des derniers développements.

\*\*\*

L'agent Priest se précipita vers sa voiture, tellement énervé qu'il en laissa tomber ses clés. Voyant cela, l'agent Fairway le rejoignit et le pria de s'asseoir côté passager tandis que lui-même s'installait au volant. Dean le regarda de travers, mais ne dit rien.

— Où va-t-on, demanda Fairway.

— Au centre d'arts martiaux.

Au regard que lui lança Dean Priest, Fairway sut qu'il ferait mieux d'éviter de passer le moindre commentaire.

\*\*\*

À l'intérieur du poste de police, le lieutenant Jackson tentait de se renseigner. Ses hommes réussirent à rejoindre le responsable du centre et le frère de monsieur Donovan. De cette façon, ils apprirent que Peter Donovan habitait le second étage du centre d'arts martiaux.

Cinq minutes après le départ de Dean Priest, trois voitures de police prirent la même direction que lui.

\*\*\*

Dean sortit avant même que la voiture ne soit totalement immobilisée et fonça vers la porte du centre. Comme c'était fermé à clé, monsieur Priest cogna dessus à grands coups de poing et de pied, frustré que Ben ne soit pas encore là.

Fairway tenta de le calmer :

- Allons, sergent Priest, le rendez-vous n'est que dans deux heures. Et...
  - Bouclez-la, Fairway, explosa Priest. C'est mon neveu, qui sait dans quel état il est! C'est mon neveu, vous entendez!
  - Ça oui, toute la ville vous entend! dit une voix au-dessus de leurs têtes.
- Les deux hommes levèrent la tête pour voir qu'un inconnu les observait d'une des fenêtres au-dessus du centre.
- Vous venez pour le bébé que j'ai vu à la télé, c'est ça?
  - Oui. Que pouvez-vous nous en dire, monsieur...? demanda Fairway.
  - Donovan. Les escaliers sont à votre droite.

Peter Donovan rentra la tête à l'intérieur et ferma la fenêtre d'un coup sec.

\*\*\*

Dean Priest ne se posa aucune question et fonça tête baissée. Il monta les escaliers quatre à quatre et si la porte n'avait pas été entrouverte, il aurait été capable de la défoncer.

Il entra en coup de vent et s'arrêta net devant le spectacle du salon. Ben gazouillait alors qu'une petite fille, de deux ans environ, tentait de lui mettre un bonnet sur la tête. Dean s'approcha doucement du parc pour enfants et prit son neveu dans ses bras. Ce dernier lui babillait toutes ses aventures, gigotant et souriant, tentant d'agripper tout ce qu'il pouvait autour de lui.

La petite fille, indignée qu'on lui enlève son jouet Ben, cria :

- Papaaaaaa! Ben pu là! Ben avec « Tanger »!
- Le papa prit Danaé dans ses bras et tenta de la calmer :
- Regarde, petite princesse. C'est l'oncle de Ben. Il va se présenter et ça ne sera plus un étranger.

Et comme sa fille avait envie de pleurer, Donovan la serra dans ses bras en tentant de la consoler.

\*\*\*

Les deux policiers restèrent bouche bée devant l'apparition de Donovan. Même en sachant qu'il mesurait sept pieds deux, sa grandeur restait impressionnante. Par réflexe, Fairway mit la main sur son arme. Mais leur vis-à-vis se contenta de prendre sa fille pour la consoler alors tous se détendirent.

Le silence se fit, mais fut rapidement interrompu par le lieutenant Jackson et ses hommes qui montaient l'escalier extérieur à toute vitesse. Ils entrèrent, mais n'osèrent pas lever leurs armes avec deux bébés dans la pièce.

Le lieutenant Jackson s'approcha en serrant son arme :

— Est-ce tout va bien?

— Tout est sous contrôle, lieutenant! répondit Fairway.

Priest confirma d'un signe de tête serrant maintenant son neveu très fort dans ses bras. Ben, se sentant coincé, protesta vigoureusement. Dean desserra son étreinte.

Donovan, ne sachant pas quelle attitude adopter devant tous ces policiers, s'assied sur le divan, sa fille toujours dans ses bras.

Tous se tournèrent vers lui.

— Assoyez-vous! Faites comme chez vous! Vous n'avez pas l'air pressés de partir, de toute façon.

Dean Priest le prit au mot et choisit la place à côté de lui. Le lieutenant Jackson garda les agents Fairway et Gruger, mais renvoya les autres. Histoire de mettre Donovan un peu plus à l'aise, car Jackson l'avait vu se raidir à son entrée.

\*\*\*

Dès que la porte d'entrée se referma, quatre têtes se tournèrent vers Donovan.

— Quoi? marmonna ce dernier.

— Comment Ben a-t-il fait pour venir jusqu'ici? demanda Priest. Et d'où connaissez-vous madame Eyck?

— Qui? Caroline? Elle venait tous les vendredis après-midi dans la salle des visiteurs de la prison.

— Quoi? Pourquoi? s'étonna l'oncle de Ben.

— Elle allait apparemment voir un certain Guy. Et elle a pris l'habitude de me confier Ben en arrivant et de le reprendre en partant. Ça ne me posait pas de problème. Mon frère venait me voir avec Danaé.

— Et il y a deux jours..., commença le lieutenant Jackson.

— Je faisais mon jogging, en fin d'avant-midi, avec Danaé qui dormait dans son siège ventral, quand une voiture freine brusquement à côté de moi. Caroline en sortit, me donna le siège de Ben et son sac à couches et m'affirma qu'elle repasserait dimanche.

- Et vous avez dit?
- Rien du tout. Elle ne m’a pas donné l’occasion d’ouvrir la bouche, lieutenant. Où va aller Ben, maintenant?
- Ne vous inquiétez pas pour lui, monsieur Donovan, répondit Dean Priest. Ma femme et moi allons le prendre avec nous.
- Dommage, je commençais à m’habituer à lui.

Dean sourit et Peter se dit qu’il y avait au moins un policier potable dans le coin.

\*\*\*

Par la suite, les choses s’arrangèrent. Pour le remercier, Dean Priest invita Peter à souper et ils devinrent bons amis.

Dean adopta son neveu désormais orphelin.

Six mois plus tard, la femme de Donovan se fit arrêter et avoua avoir commis la fraude dont Peter avait été accusé et pour laquelle il été emprisonné.

Après de longues procédures judiciaires, Peter finit par être totalement blanchi.

*Annie Drouin*

## LA PAGE BLANCHE



Oui, la page est vraiment blanche. Je débute une nouvelle dizaine, 3 x 20 exactement. Et je ne sais plus si je dois reculer et regarder pour apprendre de mes erreurs ou tout simplement avancer pour mieux vivre.

J'ai eu tant de chagrins difficiles à supporter pour mes frêles épaules et j'ai dû chaque fois me retrousser les manches et avancer.

Voilà! Il serait peut-être le temps pour moi de croire vraiment que la vie peut être vraiment belle.

Autour de moi et en moi, le goût de vivre plus que jamais! C'est beau autour, la nature est belle et grande, la foi! Voilà! C'est l'héritage de mon père! Et aujourd'hui, malgré le temps qui passe, à travers cette nouvelle dizaine c'est ce qui m'habite encore!

La page est blanche, mais je veux me lancer de nouveaux défis. Me regarder dans un miroir et me dire que j'ai le droit de goûter ne serait-ce qu'un peu de bonheur, d'être fière de moi, de me respecter et de croire en moi.

Je veux teinter de rose cette nouvelle dizaine! Et puisque cette nouvelle dizaine arrive tout près de la nouvelle année, c'est ce que je me souhaite!

Je peux rêver de voyages à travers le monde, oui je peux rêver! Mais le plus beau voyage porte maintenant un numéro « 730 ». C'est une magnifique érablière de plus de mille érables qui fait revivre le printemps chaque année. Elles sont ravies de donner généreusement ce sirop délectable. Oui, un si court, mais si beau voyage.

L'été un voyage à travers les fleurs sauvages, les perdrix qui se cachent derrière les buissons, les odeurs de mille et un parfums. Et je m'enivre de toutes ces odeurs.

Et à l'automne, je revois encore une fois, ce magnifique décor, une peinture de rêve et l'hiver qui s'endort sur toute cette nature.

Je ne me lasse pas de toutes ces saisons!

Serait-ce que je suis rendue maintenant à profiter pleinement du moment présent et de m'accommoder de ce que la vie me réserve? Je n'en sais rien, mais j'espère le mieux pour l'avenir. Puis-je redonner un nouvel élan à ma vie? Dites-moi pour que je n'aie plus peur et que la confiance m'habite.

Il y a un temps pour moissonner et un autre pour récolter, dit-on! Serait-ce déjà le temps de récolter? Mais récolter quoi? J'ai l'amour, je suis entourée de gens qui

m'aiment et que j'aime, ma foi pour surmonter la grisaille de la vie et ce numéro « 730 », lopin de terre qui s'est modernisé en élevant vers le ciel ces poteaux électriques dont je pourrai davantage profiter de la splendeur de la nature! Je n'ai qu'à espérer que le Ciel me prodigue la SANTÉ pour les années futures. Car sans la SANTÉ, parfois même le plus petit rêve devient impossible.

Je me lance donc un défi. Un défi qui peut paraître à première vue, un cliché de vœux de bonne année. Mais avec lui tout me paraît possible, la SANTÉ.

Lorsque la santé nous abandonne comme c'est triste, comme on se sent perdu. Nul ne peut comprendre lorsque la santé lui a été prêtée et qu'il la considère comme acquise. La santé est un don du ciel et il faut s'appliquer à la respecter et à l'aimer comme le bien le plus précieux.

Trop de gens hélas considèrent la santé comme un bien acquis pour la vie. Et j'en fais partie. J'ai fait moi aussi des abus... des abus arrosés d'alcool, la fumée plein les poumons, non-respect de mes émotions, mais il y a aussi ces problèmes de santé qui surviennent soudainement sans que l'on détecte vraiment la cause... l'hérédité est un facteur important bien sûr! Mais ne dit-on pas aussi : À ta santé! Et ce n'est pas seulement une formule, mais une vérité!

Alors je me lance ce défi m'aimer assez pour prendre soin de moi, me prodiguer plein de petits soins, me respecter dans mes limites émotionnelles et de trouver un équilibre dans ma vie, le corps et l'esprit en harmonie.

Et voilà que la page redevient blanche! Je souris, mais pourquoi? Je me sens bien! Et je veux que cette prière devienne ma devise :

« Mon Dieu donne-moi la SÉRÉNITÉ d'accepter les choses que je ne peux changer...le COURAGE de changer les choses que peux... et la SAGESSE d'en connaître la différence »  
À cette nouvelle dizaine, ne jamais oublier de rire... rire de soi m'apparaît une grande sagesse, rire de ses faiblesses, de ses maladresses!

L'humour, légèreté de l'esprit qui s'amuse avec les petits riens de la vie, mais qui l'agrémentent joliment... un humour subtil plein de couleurs!

Et mon 3 x 20 se dessine lentement, doucement, avec prudence et je sens dans mon cœur une mélodie qui le réchauffe de TENDRESSE!

*Yolande Saint-Hilaire*

## LE DÉSASTREUX DESTIN D'ARLETTE MALLETTE

Arlette Mallette a 68 ans, elle vit seule dans un minuscule deux et demi au 70 bis, rue Notre-Dame Nord à Sainte-Marie. Arlette ne travaille plus à la pâtisserie, elle a terminé sa carrière de metteuse en boîtes de Jos Louis à 65 ans. Arlette survit grâce à sa régie des rentes, sa petite pension et ses économies. Elle n'a pas d'auto, pas de téléphone, Arlette a toujours su se contenter de peu. Depuis qu'elle est à la retraite, Arlette se rend tous les jours au parc du Château sur le bord de la rivière Chaudière. Au passage, elle salue Monsieur Gingras et madame Trépanier. Arlette n'aime pas les jeux de cartes et les billets de loterie. Arlette se contente de parler à son chat Minimum.

Souvent assise sur le dernier banc à gauche du parc, elle a les yeux grands ouverts, mais elle ne regarde pas vraiment. Elle pense. Elle pense et repense à son enfance, à tout ce monde qui l'entourait. Elle pense et repense à son adolescence et à tout ce qu'on lui a proposé, à son mariage qui ne lui a jamais donné d'enfant, à la mort de son Marcel et à la balance de vie qui lui reste.

Arlette n'est ni gaie ni triste. Quand elle essaie de faire le bilan de sa vie, d'imaginer comment les choses auraient pu être différentes, elle ne voit pas. C'est comme si tous les blocs étaient tombés en place, à leur place. Arlette croit que c'est le destin. Arlette n'éprouve pas véritablement de regrets, pas véritablement de rancune. Le journal et la télévision ne l'attirent pas. Sa vue ne lui permet plus de tricoter.

Or, un beau matin, alors qu'elle repassait dans sa tête les photos de son mariage, elle se surprit à se demander ce que le destin pouvait bien lui réserver pour la suite des choses. Alors, elle ouvrit grands les yeux et vit tout à coup les érables en fleurs, un voilier d'oies sauvages et des cumulus d'été dans le ciel bleu. Elle sentit que le destin lui parlait, il lui indiquait que le temps était venu pour elle d'aller rejoindre son Marcel. Son temps était écoulé, sa course terminée, son passage complété. La réponse était là dans le ciel. Tout devenait clair. Un nouveau bloc allait encore une fois tomber à sa place.

En soirée, Arlette déballa un beau savon à la lavande et prit un bain chaud. Elle enfila sa robe d'organdi, peigna longuement ses doux cheveux blancs, regarda amoureusement la photo de Marcel et se coucha sur son lit avec son jonc et sa bague de fiançailles au doigt, comme dans les films. Elle se dit que ce serait une belle image pour la propriétaire qui, inmanquablement, la trouverait. Elle s'endormit le sourire aux lèvres, une chaleur au cœur qu'elle n'avait pas ressentie depuis longtemps. Elle rentra enfin à la maison. Voilà plus de douze ans qu'elle était séparée de Marcel, elle allait enfin retrouver l'amour de sa vie. Il l'attendrait au bout du long tunnel de lumière aveuglante, ce serait la fête.

À six heures trente le lendemain matin, Arlette s'éveilla comme tous les matins. Pas de cadran, pas de radio. Il n'y avait pas eu de grand corridor de lumière, il n'y avait que le jour qui se levait comme tous les autres jours. Elle se dit que le destin lui jouait un sale tour.

Sans hésiter, elle s'habilla, appela un taxi et se présenta à la clinique médicale. Après deux heures et demie d'attente, elle vit enfin le docteur Héroux qui l'examina et la déclara en parfaite santé physique. Arlette rentra à la maison perplexe.

« Si ma mort n'est pas naturelle, c'est qu'elle sera accidentelle », conclut-elle. Une auto la renverserait sur la rue, le feu se déclarerait dans son immeuble, le tonnerre la terrasserait en pleine rue. Pendant une semaine, Arlette attendit un ultime rendez-vous qui ne se produisit pas.

Le samedi soir suivant, Arlette eut une longue discussion avec Minimum. Elle comprit qu'elle devrait aider le destin, non pas lui forcer la main, mais simplement lui donner un petit coup de pouce. Elle se souvint soudain de la vieille 303 de Marcel. Elle devait être encore dans le haut de la garde-robe. Elle y était. Arlette descendit l'arme, la plaça sur son lit, la regarda en se demandant où Marcel avait laissé les munitions. Elle regarda dans tous les tiroirs de l'appartement, sans résultat, avant d'aller voir dans le vieux coffre à outils de son Marcel. Au travers des mèches et des ciseaux à bois, il y avait bien une balle de 303. Arlette comprit que c'était là un signe, on ne peut plus clair, du destin. Elle prit la balle et, sans hésiter, l'inséra dans le canon.

Arlette souleva l'arme et se demanda comment elle devait la tenir. Elle pointa le canon sous son menton et trouva la sensation désagréable. Arlette aurait préféré que la balle entre dans sa tête par une tempe. Arlette sentant son courage vaciller se souvint qu'en pareille circonstance son bien-aimé Marcel recourait à une bonne rasade de brandy. La bouteille à peine entamée était toujours dans le haut du garde-manger. Elle s'en versa un bon verre qu'elle ingurgita d'un coup sec en grimaçant. Le courage tant attendu tarda à paraître. Elle en prit un second verre, puis un troisième. Arlette engloutit ainsi la moitié de la bouteille. Le courage était apparu, sauf qu'elle n'était plus capable de tenir l'arme. Elle tomba endormie sur son lit.

Le lendemain, Arlette s'éveilla toute habillée. Elle mit plusieurs instants à retrouver ses esprits. Elle se dit qu'elle devait être mieux organisée. Elle commença par faire un beau ménage dans son appartement. Pas question qu'on trouve des rouleaux de poussière sous les meubles ou de la vaisselle dans l'évier. Elle voulait partir en beauté.

Une fois l'appartement bien récuré, Arlette réfléchit. Elle vint à la conclusion que ce serait le destin lui-même qui appuierait sur la gâchette. Elle mettrait les choses en place et laisserait le destin faire son œuvre. Ainsi, elle attacha le canon de la 303 à la troisième marche de l'escabeau qui lui servait à faire son grand ménage, puis en adossant deux chaises l'une contre l'autre, elle fixa la crosse de la carabine. Enfin, avec une ficelle de

boucher, elle relia le chien à la poignée de porte. La première personne qui entrerait déclencherait le mécanisme de mise à feu et la propulserait dans les bras de son Marcel. Aussi efficace qu'une fusée Apollo.

Devait-elle écrire un mot d'adieu? Elle conclut que non. Après réflexion, elle se dit qu'il faudrait que quelqu'un prenne charge de Minimum. Alors, elle rédigea un mot à l'attention de la proprio. En trois lignes, ce fut fait. « Je suis partie pour toujours, s.v.p. prenez bien soin de mon Minimum, je vous laisse de la nourriture pour lui et 20 \$. Merci. »

Et elle s'assit dans sa chaise berçante, en face de l'arme. L'après-midi passa sans que personne ne frappe à sa porte. La soirée se passa de la même manière. À dix heures, Arlette sentit le sommeil la gagner. Elle alla se coucher comme à l'accoutumée. Le destin n'avait pas voulu d'elle aujourd'hui. Peut-être demain?

Le lendemain, elle se leva, fit sa toilette, déjeuna et prit place dans sa berceuse. À 10h33, elle entendit quelqu'un monter l'escalier. Son cœur se mit à battre plus rapidement. Elle vit un homme marcher sur le palier, il s'approcha de sa porte, s'y arrêta quelques secondes et repartit ensuite. Elle n'avait jamais vu cet homme. Arlette ne pouvait pas ouvrir sa porte, au risque de gaspiller la seule cartouche qu'elle possédait. Alors elle détacha délicatement la ficelle et ouvrit la porte : de la publicité de son député fédéral. Rien pour donner le goût de s'accrocher à la vie!

À midi, elle dîna. À 12h30, elle reprit sa place dans la berceuse.

C'est à 14h10 qu'elle entendit de nouveau des pas dans l'escalier. Des pas de femme cette fois-ci, plus légers, un peu hésitants. À 14h12, la femme cogna à la porte. Arlette d'une voix assurée lui dit « entrez ». La femme tira la poignée de la porte. Le coup de feu partit, la balle atteignit Arlette en plein front.

La femme figea sur place, laissa tomber son porte-documents et hurla à la mort. C'était Marie-France, la travailleuse sociale du CLSC venue s'enquérir de l'état de santé d'Arlette Mallette suite à un signalement d'urgence du docteur Héroux, effectué huit jours plus tôt.

*Raymond Beaudet*

## LE LUTIN ET LE SAPIN

Cloé était sagement assise dans sa chaise et parlait à ses poupées. Assise près du poêle, bien au chaud, elle leur chuchotait ses secrets et ses rêves. Elle laissa vagabonder son imagination. Elle songea à un rêve qui lui était cher. Du haut de ses huit ans, avec ses yeux bleu pâle et ses cheveux blonds de blé, Cloé était aimée par son oncle et sa tante. Que souhaitait-elle de plus?

Sa tante Élise prenait grand soin de sa nièce orpheline, sans papa ni maman. Cloé était toujours coquettement vêtue et nourrie à sa faim, mais l'essentiel lui manquait : ses parents.

Elle souhaitait qu'un de ses rêves se réalise, celui du sapin de Noël. Dans son journal personnel, sa mère racontait que très tôt dans sa vie, lors des Fêtes, Cloé allait couper le sapin de Noël avec son père. Et elle s'en souvenait, c'était vague, mais des images lui revenaient : le sourire de son papa, la protection qu'il lui accordait dans le bois, oui, de belles images, de beaux souvenirs.

« Tante Élise, voudrais-tu me lire encore le journal de maman, j'aimerais tant que Noël se passe comme dans le temps où papa m'amenait avec lui pour trouver le plus beau sapin de Noël », demanda Cloé. Tout en lisant le récit, Cloé avait un regard un peu triste, elle voulait revivre ce moment-là. Mais qui pourrait l'aider à réaliser son rêve? Oui, son oncle Claude.

Au même instant, quelqu'un entra par la porte arrière et amena avec lui une bourrasque de vent, c'était Claude, l'oncle si aimable. Rapidement, il ferma la porte. Sans tarder, la petite Cloé alla au-devant de lui et demanda : « Viendrais-tu avec moi couper un sapin de Noël? » Claude la regarda un peu tristement, il savait qu'il ne pourrait pas y aller. « Pauvre petite, je n'ai pas de hache et il n'y a pas de forêt. Mais si j'avais ce qu'il faut, j'irais avec toi, c'est sûr. » Cloé se pinça les lèvres et retint ses larmes.

Qui donc pourrait l'aider? Toute la soirée, cette question lui trottait dans la tête : qui donc, qui donc? Elle songea à plusieurs façons d'aider son oncle. Mais ne trouva rien. Elle alla se coucher, car il était temps, mais se dit que la nuit porte conseil, comme sa tante lui répétait bien des fois.

Entourée de ses deux poupées préférées, Lima et Cara, elle dormit aussi profondément qu'un chaton. Elle rêva à de vrais lutins. Puis, le matin, après avoir mangé ses céréales et bu son verre de jus, elle eut une idée : demander à un lutin d'aider son oncle à trouver une forêt et une hache.

Il fallait parler à ce lutin; elle savait qu'il rôdait près de la maison, car, de temps à autre, elle voyait la queue de son manteau au détour de la maison. Décidée, elle l'attraperait.

Elle fabriqua un piège à lutin et, pour l'attirer, y déposa des biscuits et un morceau de gâteau placés près d'un filet. En s'avançant pour manger, le filet se refermerait sur lui.

Pendant la journée, elle vérifia plusieurs fois pour voir s'il était pris au piège. Mais non! « Peut-être demain matin? », pensa-t-elle avant de se mettre au lit. Et le lendemain, quelle ne fut pas sa surprise de voir le lutin pris au piège! Vite, elle le dégagea. « Merci, petite fille. Pourquoi m'as-tu tendu un piège? » lui dit-il. Cloé lui répondit : « Je veux que tu trouves une forêt et une hache pour que mon oncle puisse m'emmener pour trouver notre sapin de Noël. »

Le lutin Étienne se gratta le dessus de la tête, pensa aux forêts qu'il connaissait et dit : « J'ai trouvé, je reviens demain avec une réponse, tu vas être contente. » Le lendemain une belle neige tombait sur les branches des arbres et sur tout le jardin, Étienne apporta une hache et dit à l'oncle Claude où aller couper le sapin.

À ce moment, le petit cœur de Cloé tambourinait dans sa poitrine, une grande chaleur la couvrit comme une doudou. Ses yeux brillaient comme des étoiles et elle esquissa un sourire comme quand on est en fête. Elle pourrait, comme avec son père, aller chercher un vrai sapin qui sent bon et qui est naturel.

Accompagnés du chien de Claude, elle et son oncle partirent d'un bon pas et tirèrent le traîneau. Ils se rendirent à la forêt, virent deux beaux chevreuils et trois lièvres qui se sauvèrent, puis regardèrent attentivement les sapins. Cloé choisit le plus beau des arbres. Comme il serait splendide dans le salon! Le père Noël pourrait sûrement y déposer ses cadeaux, pensa-t-elle. Elle s'imagina voir le sapin décoré, comme il y a quelques années, de guirlandes jaunes, de boules multicolores, de glaçons argentés qui scintillaient au gré des va-et-vient des personnes marchant tout près. Et ce qui était magnifique, c'était l'étoile tout au bout du sapin. Comme elle était belle, cette étoile!

Après quatre coups de hache, le sapin fut coupé. Cloé ne put s'empêcher de se coller le nez sur les branches et de sentir longuement, en fermant les yeux, l'arôme des aiguilles du sapin. Ensuite, ils revinrent à la maison, contents. Cloé avait son sapin, oui, mais elle avait reçu beaucoup plus. L'attention de son oncle l'emplit d'une grande tendresse. Elle sentait qu'elle était importante. Puis sa tante l'aida à décorer le sapin, placé près de la grande fenêtre. Les lumières, les boules de satin multicolores et l'étoile au bout du sapin créaient une féérie.

Quand ce fut terminé, le regard épanoui, elle s'assit avec ses poupées et remercia dans son cœur le lutin qui hélas était déjà parti. Elle donna un beau câlin à sa tante et à son oncle. Un sourire de grand contentement s'afficha sur son visage.

*Michel Jacques*  
nimic45@globetroter.net

## LE MURMURE DE SES DOIGTS

Abandonné aux mains de la personne qui masse mon corps, calmement étendu, je désire sur mon dos des touchers qui courent, qui ralentissent et qui ne s'arrêtent jamais afin que les traces de tension soient bientôt absentes. La saccade des mouvements vient m'apaiser et fait s'envoler le poids des heures accumulées. Les contacts de la massothérapeute sur mes membres sont comme les vagues de la mer qui s'approchent et s'évanouissent sur la rive en polissant les galets.

Je suis devenu bois de grève léché par les eaux que les va-et-vient des mains finissent par apprivoiser et à polir. Je les accueille avidement comme les cordes de la harpe espèrent celles du musicien. Puis un soupir monte et les tensions commencent à fuir, déjà. Quel soulagement! La vie trépidante se retire, mais pas avant que quatre mains, me semble-t-il, courent sur mon épiderme en désir. Des doigts agiles, des avant-bras résolus sillonnent harmonieusement la surface tendue et la délaçant; elle est penchée sur moi, et ses gestes, à l'unisson, en viendront à bout. Petit à petit, par des effleurements, un engourdissement et un lâcher-prise naissent. Un dialogue silencieux et imperceptible entre la massothérapeute et moi. Un profond assentiment. Des bulles de soupirs s'échappent de ma poitrine.

En plus, s'ajoute une odeur de fleur de lavande qui se répand dans la pièce. Une caresse olfactive. Mon corps, lissé par des huiles essentielles, reçoit les mouvements qui serpentent et ondulent.

La nuque est prise d'assaut. Les pressions sociales sont effacées et s'effritent au contact du pourtour de sa main. En touchant mes cheveux, des millions de contrariétés agrippées sur ma tête comme les pics du hérisson sont extirpées. Les omoplates sont habilement contournées, la colonne vertébrale visitée et touchée comme on le fait pour le velours. Les orteils et les phalanges sont, les uns après les autres, explorés et caressés. Les culpabilités évanouies et les tracassés oubliés. Tout est calme. Plus d'hier ni de demain. Hibernation de la pensée.

Il me semble que je suis dans un autre monde comme avalé par la mer. Je suis les méandres des eaux comme la blanche Ophélie de Rimbaud : « Sur l'onde calme et les étoiles, la blanche Ophélie flotte comme un grand lys, flotte très légèrement. » J'ouvre les yeux, des questions : où suis-je, qui suis-je, qu'ai-je vécu? Je me suis oublié. Sans doute dans un petit coin de paradis j'ai été amené. Corps pacifié et apaisé. Je n'ose bouger les jambes et les bras pour ne pas mettre en fuite ces instants de bonheur. Le poids du jour est devenu plume au vent.

Oui, j'aurai longtemps en mémoire le murmure de ses doigts sur ma peau.

*Michel Jacques*  
nimic45@globetroter.net

## MOTS



Les livres se sont refermés...les mots se sont tus! Le silence est venu les habiter pour un moment, pour combien de temps?

Parler d'amour, parler d'amitié, parler pour parler lorsque les guerres n'en finissent plus et que la violence se fait sentir tous les jours. Une violence qui ne porte même plus de nom tant elle est horrible!

Je n'ose plus écouter les nouvelles à la télévision ni même lire les journaux. Je me sens dépassée par toute cette violence. On a beau prier, j'ai le sentiment que Dieu veut bien faire sa part, mais les humains aspirent-ils vraiment à la paix?

Les enfants sont désorientés et c'est à eux pratiquement de prendre les décisions. Ils sont projetés dans un monde de grands à prendre des décisions d'adultes.

Qu'il était doux le temps de nos parents où tout nous apparaissait sécurisant! La chaleur du foyer, les repas tout chauds et bien préparés par les mains de maman... oui, c'était le bon temps dit-on. Mais il faut évoluer et avancer avec les aujourd'hui!

Aujourd'hui c'est le progrès et je ne réussis pas à tout comprendre, tant il va rapidement. On se moque parfois de moi et j'en ris! J'ai perdu un peu de ma patience à vouloir le suivre, ce progrès.

On vit dans un monde de communication dit-on! Mais moi je me pose des questions! Lorsque je téléphone, il m'arrive souvent, même la plupart du temps, de converser avec un répondeur et lui demander, le plus « poliment » possible, de me rappeler au plus tôt. Mais le plus tôt, n'arrive pas...

Parfois, il m'arrive d'écouter le même répondeur et d'entendre tous les numéros pour me retrouver tout simplement à la réceptionniste qui me transfère à nouveau et je n'arrive à aucune réponse. Et le temps s'écoule et j'ai effectivement perdu tout mon temps!

On me dit de faire parvenir un courriel. Bien sûr ce sera plus rapide. Mais encore une fois, il faut que la personne concernée lise son courrier au plus tôt! Et le plus tôt, ne viens pas toujours!

Oui, un monde de communication sans voix! Où sont vraiment les vrais échanges? Il m'arrive même moi aussi, au lieu de prendre tout simplement le téléphone, de me

servir de mon courrier électronique! Et voilà! Je m'accuse moi aussi d'être parmi tous ces gens qui communiquent avec le silence des mots!

La technologie évolue tellement vite : les téléphones « intelligents » les « tablettes » et tout ce que j'ai peine à énumérer. Mais oui, je suis dépassée, je m'en excuse! J'ai même envie de retourner à mes crayons de couleur et à un livre à colorier tout simplement pour me détendre...malgré mon âge!

Il y a une chose pourtant qui ne change pas pour moi c'est l'amour! On a beau dire, l'amour a besoin de mots, les enfants ont besoin de mots et la violence n'a pas sa place! Aucun progrès ne remplacera jamais l'amour dans tous les sens ni même la technologie à la fine pointe!

Vive la communication et vive les mots!

*Yolande Saint-Hilaire*

## SOUVENIRS



À travers le temps, les souvenirs s'accumulent, des bons souvenirs, des mauvais souvenirs! Parfois les mauvais souvenirs endorment les bons souvenirs à l'intérieur de soi!

À cette nouvelle année 2014, j'ai voulu offrir à celui que mon cœur a choisi comme fils, un livre où il pourra puiser les bons souvenirs de sa vie.

Pendant plusieurs semaines, je me suis mise à l'œuvre pour récolter des images à la saveur de l'amour, de la tendresse. J'ai voulu lui prouver, qu'autour de lui, l'amour était toujours au rendez-vous, malgré les moments difficiles.

Oui, les livres ont ouvert toutes grandes les pages et les bons souvenirs m'ont fait sourire plus d'une fois et j'imaginai le bonheur de mon fils lorsqu'il se pencherait sur ces images.

Des images pleines de couleurs, rouges comme l'amour!

Un gâteau d'anniversaire à maman, la fête à papa, le sourire de grand-maman et ces deux amis si proches qui s'amuse avec lui comme leur petit garçon ne sont là que quelques bons souvenirs.

Et je poursuis ma recherche! Une visite au jardin zoologique, un terrain de camping, une randonnée en bicyclette, des randonnées en automobile, un ballon-panier, des beaux Noël avec ce bon vieux père Noël... oui, que de beaux souvenirs!

Les sourires qui se dessinent comme des arabesques et qui sèchent les larmes!

L'enfant devenu un jeune adolescent... des souvenirs d'un bal, des amis de bal, quelle belle réussite, une petite maison construite près de cette rivière Chaudière, oui que de souvenirs!

L'enfant devenu grand qui regarde et recherche à travers les yeux de son enfant, l'enfant qui sommeille en lui et se demande si on l'a vraiment aimé!

Ma pensée se promène... oui, il découvrira à travers tous ces souvenirs, toutes ces pages imagées, l'amour toujours l'amour qui a fait de lui cet adulte, mon fils, un être attachant et qui s'est accroché à la vie, malgré le vent et les tempêtes! Et j'en suis si fière!

J'ai placé une à une, ces photos d'amour avec mon cœur et je rêvais de cette première journée de la nouvelle année pour lui offrir ce cadeau magique, où il découvrirait des

SOUVENIRS d'un enfant devenu grand, mais qui ne chercherait plus... il saura maintenant qu'il a été aimé vraiment.

Son papa, disparu aujourd'hui, n'a-t-il pas dit un jour : « Tu es ce que j'ai eu de plus beau dans ma vie. » C'est une courte phrase, mais un si beau témoignage!

Voilà! C'est un cœur qui palpite en moi, en ce début d'une nouvelle année, pour offrir à mon fils ces livres d'images... Oh! J'avais si hâte!

Mes mains et mon cœur tendus vers lui, je lui offre ce cadeau plein d'émotions! Il l'a reçu comme toujours avec son sourire qui me réchauffe au plus profond de moi.

Si peu de temps, et déjà le téléphone résonne... la voix pleine d'émotions, il me dit : « C'est pour moi que tu as fait ces livres? Oui, mon grand, lui ai-je dit!

Et de nouveau, le téléphone résonna le matin suivant. Sa voix encore pleine d'émotion m'a fait réellement comprendre que mon message s'était bien rendu et que maintenant il n'aurait plus à chercher, mais à vivre sa vie.

« Un enfant continue toujours de grandir avec l'amour! C'est une petite fleur toute délicate qui prend sa force dans l'amour et seulement dans l'amour!

*Yolande Saint-Hilaire*

## LE TERRAIN DE LA VEUVE UZEB

La terre de mon grand-père Napoléon était située à l'extrémité de la paroisse de Saint-Laurent, à l'île d'Orléans. Au pied de la côte, le terrain était séparé en deux par la rivière Maheu qui se faufilait en cascade, entre deux parois escarpées, pour aller se perdre au sud, dans le fleuve Saint-Laurent. Toutes mes années d'enfance, je les ai passées à cet endroit, profitant du petit chalet familial que mon père avait fait bâtir en bordure de la rivière. Deux fois par jour, on pouvait admirer la marée montante qui venait s'endormir un moment, sous le petit pont de fer qui reliait les deux rives. Tout cela représentait un véritable havre de paix pour notre famille grandissante. Papa, qui ne prenait jamais de vacances, avait comme seul loisir son chalet qui lui permettait de s'évader occasionnellement avec les siens.

De l'autre côté de la rivière, le terrain vacant appartenait à la veuve Uzeb, une inconnue pour nous. Personne ne l'avait jamais vue. Si bien que de nombreux visiteurs à l'île avaient pris l'habitude d'utiliser ce coin isolé pour faire un pique-nique, sans être importunés par qui que ce soit. La plupart du temps, on n'y voyait pas âme qui vive; mais, certaines fins de semaine, cinq ou six familles pouvaient s'y succéder quotidiennement. Normalement, vers 21 heures, avec la venue de la noirceur, les derniers utilisateurs pliaient bagage et l'endroit redevenait calme. Nous avons donc rarement été importunés par ces activités impromptues. Sauf une fois où l'arrogance d'un membre de cette clientèle étrangère marqua notre quiétude estivale. Cet accident de parcours fut souvent relaté par mon père, dont les talents de raconteur étaient reconnus et recherchés par les amis et membres de la famille. Voici donc comment il décrivait en ses propres mots cet événement perturbateur.

*« J'avais eu une semaine très achalandée au garage. Puis, j'avais passé mon samedi à effectuer des travaux d'entretien du chalet. Fatigué, je m'étais couché de bonne heure, déterminé à récupérer, par une bonne nuit de sommeil. Rapidement, je m'étais endormi.*

*Vers les deux heures du matin, j'me suis fait réveiller brusquement par des conversations extérieures. Le bruit venait du terrain vacant de l'autre côté de la rivière. Ma femme qui avait les deux yeux grands ouverts me dit : - Ça fait au moins une demi-heure que ça dure. Ça se compte des histoires, ça chante. Y'ont l'air d'avoir du fun.*

*Sans rien dire, je me suis viré sur le côté et j'ai tenté de me rendormir.*

*Soudain, le ton monta et l'un des hurluberlus se mit à chanter :*

*On a chanté les Parisiè..è...è...ennes,*

*Leurs petits nez et leurs chapeaux*

*On a chanté les Madrilènes*

*Qui vont aux arènes*

*Pour le toréro...o...o.*

*Je me suis retourné vers Hélène et lui dis : « J'espère qu'y est pas crinqué pour trop longtemps parce que j'vas aller y faire « stripper » son ressort à celui-là. »*

*Après quelques minutes d'accalmie, l'émule de Luis Mariano reprenait le même refrain. Puis le ton monta et le crooner fit résonner jusqu'en amont de la rivière son célèbre MEXICO, MEXI...I...I...I...CO!*

*J'en avais assez. J'me suis levé et j'ai enfilé mes pantalons.*

*-Où c'est que tu vas? me dit ma femme.*

*-J'vas essayer de leur faire fermer la gueule. Y'é deux heures du matin.*

*-Fais pas le fou, Émile. Y sont plusieurs, pis y ont l'air pas mal chauds.*

*En passant dans la cuisine, j'ai essayé de trouver un objet qui me permettrait de me défendre si on décidait de m'attaquer. C'est là que j'ai aperçu la carabine à plomb de mon plus vieux, Maurice, sur le comptoir. Je me suis dit à moi-même : « C'est en plein ce qu'y m'faut. Une couple de plombs dans les fesses, ça devrait sûrement refroidir les ardeurs de ceux qui ne veulent pas comprendre ».*

*Mais en testant le fonctionnement de l'arme, j'me suis aperçu que le mécanisme était bloqué. J'me suis dit alors que je pourrais m'en servir comme si c'était un batte de baseball. « Une fois mal pris, un bon coup dans les reins, ça peut faire son effet ».*

*Je sortis dehors en entendant Hélène qui répétait, « Fais pas le fou, y sont plusieurs. » Il faisait un beau clair de lune. La marée était haute et clame. Curieusement la musique avait cessé. Le torse nu, je me suis installé au coin du terrain et j'ai examiné les lieux. Je pouvais distinguer deux autos stationnées au pied de la côte. Deux amoureux dont je ne pouvais discerner que la silhouette se trémoussaient entre deux arbres feuillus. Sur le pont de fer, un couple appuyé sur le garde-fou s'embrassait d'une façon langoureuse. Je ne bougeais pas; j'attendais un geste de leur part.*

*Tout d'un coup, la donzelle emprisonnée dans les bras de son cavalier m'aperçut et chuchota :*

*-As-tu vu ton ombre à l'autre bout du pont.*

*Le fanfaron se retourna et dit :*

*-Y-a-t'y quequ'chose qui te dérange, l'père?*

*J'ai répondu sur le même ton:*

*-Ça va t'y finir ben vite votre party?*

*Le gars sembla offusqué et prit un air de matamore.*

*- C'est pas à toi le terrain. T'as pas d'ordre à nous donner. Mais au même moment, il aperçut l'arme que je tenais, pendante, dans ma main gauche; il cria :*

*-Oh Criss, y a un fusil.*

*Sur le coup, il empoigna sa blonde et la dirigea brusquement vers les autos.*

*J'ai entendu des propos saccadés, je vis des signes d'affolement, un claquement de bouteilles, des gestes précipités. En quelques minutes, les bagages se sont ramassés et des portes ont claqué. Les deux automobiles se positionnèrent en direction de Québec. Le fanfaron sortit du char et me fit face une dernière fois en disant:*

*-O.K. Chum. T'as gagné. On s'en va. Mais tiens-toi ben. Dans trente minutes la police provinciale va être icitte pour s'occuper de ton fusil.*

*-Vous vous en allez, c'est ça que je voulais. Envoie-moi-la ta police; j'vas m'organiser avec.*

*Furieux, le gars rembarqua dans son véhicule et les autos disparurent en faisant crisser les pneus.*

*Lentement, je suis rentré dans le chalet, j'ai déposé la carabine enrayée sur le comptoir et je rejoignis ma femme qui semblait terrorisée.*

*-Es-tu fou? T'aurais pu te faire battre. Cache au moins le fusil, la police provinciale s'en vient.*

*-Casse-toi pas la tête avec ça et rendors-toi. On a enfin la paix.*

*Hélène resta muette un bout de temps, retrouva son calme, puis après un moment de réflexion, elle murmura :*

*-C'est d'valeur, le gars, y chantait bien.*

*J'ai poussé un soupir et ne répondis rien; je me suis vite rendormi en écoutant le murmure paisible de la rivière. »*

Tel que mon père l'avait anticipé, il n'eut jamais la visite de la police provinciale et on n'a jamais revu cette bande de freluquets. Au milieu des années 60, le terrain de la veuve Uzeb fut vendu; les Castonguay y construisirent un chalet et devinrent nos voisins réguliers. Ce fut la fin des pique-niques impromptus de l'autre côté de la rivière. Mais, pendant plusieurs années, papa prit plaisir à nous remémorer cet incident de parcours et à raconter bien d'autres événements qui sont venus colorer les activités normales de nos vacances d'été à l'île.

*Jean-Marc Lalbé*

# DES MINOUS EN VACANCES

## Histoire pour enfant

### Chapitre 1

#### Le gardiennage

Maman prépare le pique-nique pour la journée. C'était mon anniversaire hier, j'ai eu 6 ans. Ma mère m'emmène chez son amie Solange aujourd'hui. Elle a accepté de prendre soin des dix chats de son amie. Nous irons chez elle chaque jour, pendant les trois semaines qu'elle passera à Cuba.

- Viens-tu m'aider, Zoé?
- Oui, j'arrive Maman!
- Mets ton petit manteau rouge et monte dans l'auto. C'est aujourd'hui qu'on commence notre travail.
- Youpi!

Nous nous dirigeons à l'autre bout de la ville. Maman s'amuse à chanter avec la radio. J'aime beaucoup quand ma mère chante. Une fois arrivées, nous entrons dans le stationnement d'une très grosse maison.

- Wow, la belle maison!

Je passe devant la porte patio et qu'est-ce que je vois? Cinq chats sont assis devant la fenêtre. Ils me regardent et balancent leur queue.

- Comme ils sont beaux! Ils nous attendent, c'est ça Maman?
- Je pense que oui.

Maman ouvre la porte.

- Il faut faire bien attention de ne pas laisser les chats se faufiler à l'extérieur. Ils ont tendance à fuguer.

Nous prenons nos précautions et bloquons l'ouverture de la porte avec nos pieds. Nous entrons. Maman me raconte l'histoire de Monsieur Pit, celui qui reste à l'autre bout de la rue. Elle me dit:

- Monsieur Pit déteste que les chats fassent leurs besoins dans son jardin. Chaque fois qu'il enlève les mauvaises herbes, il chicane après eux. Il répète toujours qu'il n'aime pas se sentir à genoux dans une litière. Ça fait deux fois qu'il avertit Solange de s'occuper de ses chats. S'il décide d'y voir lui-même, ils ne feront pas

long feu! Ces derniers jours, certains chats errants qu'elle nourrissait ne sont pas revenus, me dit ma mère.

- Ah non! que je m'exclame. Qu'est-ce qu'il leur a fait?
- Je ne sais pas. Tu comprends pourquoi j'ai promis à mon amie Solange que nous allions être une équipe du tonnerre, toi et moi. Nous prendrons soin de ses chats.
- On va être les meilleures, Maman!

Quelques chats viennent se coller à nos jambes et ils miaulent.

- Je crois qu'ils ont faim.
- Oui, c'est l'heure! Viens m'aider, ma fille.

Ma mère ramasse les plats vides et me les donne pour que je fasse le plein de croquettes. Une fois les plats remplis, Grizzly et Virgule s'élancent pour être les premiers rendus. J'ai juste le temps de déposer les bols sur le plancher que les autres chats viennent pousser mon bras avec leur museau.

Pendant qu'ils mangent, je me dirige vers le piano. J'aperçois les photos de chacun des chats avec leur nom, écrit en dessous. « Maman, viens voir! Madame Solange nous présente ses chats! » Le gros Bobby; Valium, le chasseur; Grizzly, le loup; la belle Esméralda; Félix, le charmeur; Mademoiselle Mathilde; le Capitaine Arthur; Cat Balou chéri; la belle Moustache; Virgule, la gloutonne.

## Chapitre 2

### Le visiteur

On sonne à la porte.

- Veux-tu ouvrir, Zoé?
- Oui, Maman! C'est Monsieur Jules qui vient nettoyer les litières.
- Fais-le entrer.

Monsieur Jules descend au sous-sol où sont alignées les dix litières et il commence son travail. Pendant ce temps, Maman passe l'aspirateur dans la maison, il y a tellement de poils! Félix saute sur mes cuisses et se couche. Il ronronne fort et se tourne sur le dos. Pendant que je le caresse, il s'étend de tout son long.

- Ah Maman ! Est-ce qu'on peut amener Félix à la maison, juste pour ce soir?
- Zoé, il veut que tu t'occupes de lui. Profites-en donc pour jouer avec!

Maman finit de passer la balayeuse et nous nous dirigeons au bord de la piscine pour manger le pique-nique qu'elle nous a préparé. Monsieur Jules finit son ménage de

litières et vient nous retrouver. Maman et moi achevons notre repas. Après avoir dit quelques mots, il nous salue et il quitte.

### Chapitre 3

#### Les fugueurs

Le soleil chauffe notre peau. Le gros Bob vient frotter sa fourrure sur les jambes de ma mère.

Elle s'exclame, surprise :

- Hé! Que fais-tu là, Bob? Comment es-tu sorti de la maison? Zoé, as-tu ouvert la porte à Bob?
- Non. Regarde Maman, Virgule aussi est dehors. Viens ma minoune.

Virgule court sur le gazon, elle saute dans les airs et essaie de saisir un papillon. Je m'approche de la chatte et la prends dans mes bras. Son poil est si doux! Je l'aime, ma Virgule!

Maman s'est levée aussi vite que moi et elle attrape Bob. Il colle sa tête contre l'épaule de ma mère et se met à ronronner. Il se laisse porter. Elle se dirige vers la maison et vérifie si les portes sont bien fermées. Elle dépose Bob à l'intérieur. Soudain, elle pousse un cri!

- Zoé!

Je mets Virgule dans la véranda, à l'arrière et j'accours.

- Qu'est-ce qu'il y a Maman?
- Quand Monsieur Jules est parti, il a laissé la porte d'entrée grande ouverte... Tous les chats sont sortis! IL FAUT LES RETROUVER, VITE! Veux-tu aller dans la cuisine et me rapporter le sac de grignotines qui est dans l'armoire? J'aurais aussi besoin d'une boîte de conserve, dans le garde-manger, avec une cuillère.
- Oui, mais pourquoi la boîte de conserve?
- Je sais que Mathilde arrive aussitôt qu'on frappe sur une boîte de conserve. Peut-être que ce truc fonctionnera aussi avec les autres chats!

Je reviens dehors, les bras pleins.

- Maman, où es-tu?
- Ici, sur le côté de la maison.

Elle parle toute seule pendant qu'elle arpente le terrain.

- Valium, Esméralda, venez me voir mes gros bébés!

Je m'approche et je vois arriver Valium avec un petit mulot dans la gueule. Il le dépose à côté du pied de ma mère et il lève les yeux vers elle.

- Miaou! fait Valium.
- Quel beau chat tu es!

Ma mère prend le siamois et entre dans la maison avec lui.

Je continue de secouer le sac et je crie :

- Cat Balou, Moustache, venez manger des grignotines! Venez mes petites gourmandes!

Cat Balou et Moustache sortent de sous le garage. J'attrape Cat Balou. Je la tiens dans mes bras. Maman revient près de moi et elle ramasse la belle Moustache, toute noire.

- Ça fait cinq chats retrouvés, Maman!

## Chapitre 4

### Où sont les autres chats?

De retour dehors, Maman prend la boîte de conserve et se promène sur le gazon. Elle la frappe avec la cuillère de métal.

En même temps, elle crie :

- Mathilde, Esméralda, Arthur, venez jouer! Elle fait un drôle de bruit avec sa bouche, pour les attirer. Mathilde, Arthur, venez!

Esméralda et Mathilde sautent dans les airs et s'amuse à se courir l'une l'autre. Félix et Grizzly arrivent aussi. Maman et moi n'avons pas assez de bras pour les prendre tous .

- Maman, où est Arthur? Tu sais le gros chat jaune au poil long?
- Oui, c'est vrai! Il faut le retrouver, lui, parce que c'est le préféré de Solange. C'est le seul chat qu'elle laisse monter dans son lit.

Nous entreprenons d'explorer les environs en appelant Arthur. Nous marchons dans les rues et allons chez Monsieur Pit, juste pour voir. Nous informons les gens de la perte de notre Arthur.

Tout à coup, Maman s'écrie « Arthur, te voilà! Comme tu nous as fait peur! » Elle le prend et le serre dans ses bras. Elle soupire et me chuchote « Tu parles d'une première journée de travail, n'est-ce pas Zoé! »

*France Giguère*  
*Plusmots*

## LA CRISE D'APPENDICITE

C'est la fin de ma journée d'école. Moi, Marianne, je suis épuisée. Je fais ma routine habituelle. Je soupe, je me lave, je me brosse les dents, j'écoute un peu la télévision et je me couche. Ma mère vient me lire une histoire. On lit ensemble 30 minutes, elle m'embrasse puis elle s'en va. Mais ce soir, ce n'est pas pareil. Elle me lit mon histoire et au lieu de m'embrasser comme d'habitude, elle commence à me raconter une aventure que sa sœur Édith, ma tante, a vécue le 20 décembre 1988.

Tout commence par un bel après-midi d'hiver où ma mère et sa sœur Édith jouent dehors. Elles font une bataille de boules de neige puis elles jouent à cache-cache. Le soir, Édith se plaint qu'elle a mal au ventre. Sa maman lui dit :

- Où as-tu mal Édith?

Elle lui répond que c'est sur le côté droit. Sa mère affolée s'écrie :

Oh non! Elle fait sûrement une crise d'appendicite! Nous devons aller voir le docteur! Édith ne l'écoute plus.

Quand sa mère a fini de parler, elle s'aperçoit qu'Édith n'est plus là. Elle est partie se coucher. Sa mère la suit et dit :

- Ne va pas te coucher! Tu pourrais mourir! Suis-moi.

Édith suit sa mère qui l'amène droit dans l'entrée. Elles s'habillent et s'en vont dans la voiture. Ils sont trois dans l'auto : le papa, la maman et évidemment, Édith. Ils vont chez le docteur. Ils passent les premiers. Le médecin l'examine et dit d'un ton sérieux :

-Il faut qu'Édith soit examinée à l'hôpital, sur le champ.

À l'hôpital, Édith est tout de suite habillée avec une robe de chambre blanche et a sa chambre. Le médecin vient la voir, l'examine et dit :

-Madame, nous devons opérer votre fille immédiatement. Vous pouvez partir et revenir demain. Ce n'est pas dangereux pour sa vie.

Alors, la maman et le papa reviennent à la maison sans Édith. Ma mère était inquiète. Elle ne voulait pas que sa sœur meure. Elle voulait encore moins rester avec ses deux frères insupportables.

Le lendemain matin, toute la famille alla voir Édith à l'hôpital. Elle reçut pleins de cadeaux. Elle a eu une nouvelle robe de chambre, des chocolats, des peluches et des tonnes de câlins. Ma mère était jalouse. Édith a retrouvé le sourire, mais elle doit rester à l'hôpital quelques jours. Le 25 décembre 1988, le jour de Noël, le médecin lui dit qu'elle peut retourner chez elle, seulement parce que c'est Noël. Elle a sauté de joie. En revenant à la maison, Édith déballe tous ses cadeaux sans en oublier un et file se coucher.

Ma mère me donne mon bisou et me dit : « Fais de beaux rêves ma chérie! »

*Claudia Potvin, 9 ans*

## LA RENCONTRE

*Il n'était plus tout jeune. De la chance, son destin? Plusieurs de son âge qui, comme lui, avaient espionné, épié, traqué n'étaient plus ou vivotaient handicapés, seuls, sans famille, tandis qu'il profitait d'une retraite qui le comblait parfaitement. Il aurait pu écrire ses mémoires et en vendre les droits à prix d'or. Mais il y avait un souvenir qu'il ne voulait partager avec personne, une rencontre avec une femme qu'il n'oublierait jamais. Dès la fin de l'hiver, ce souvenir lui revenait en mémoire et il aimait se le rappeler.*

C'avait été comme une apparition : elle était là, assise toute seule au milieu d'un banc, dans un parc dont il connaissait tous les recoins. C'était le printemps. Un instant distrait par la beauté des pommiers en fleurs et des érables au feuillage à peine éclo, il ne l'avait pas reconnue tout de suite.

Mais était-ce bien elle? Il la suivait depuis deux semaines, faisant le tour des lieux qu'elle fréquentait. Il connaissait maintenant tous ses visages, du moins, c'est ce qu'il croyait. Il avait fini par détecter chez elle ce petit quelque chose d'une souplesse féline dans sa démarche, un léger dandinement des hanches. En même temps qu'il s'approchait d'un groupe de touristes qui quittaient le parc, elle leva la tête. Avait-il commis une erreur? Il ne devait pas se faire voir d'elle. Il s'éloigna rapidement en évitant de la regarder. Quand il se retourna, il la vit debout, avançant vers lui d'un pas décidé. Il se maudit de son imprudence. Son rôle était de la surveiller, pas de l'inquiéter.

Puis, il l'entendit crier : « Eh! Vous, là! Attendez! »

Il fit celui qui n'avait rien entendu, mais elle le rejoignit et se planta devant lui, un sourire aux lèvres, le dévisageant et le détaillant de la tête aux pieds. Il ne répondit rien. Sa couverture était grillée. Elle le reconnaîtrait désormais. Que lui arrivait-il?

La femme s'approcha et lui tendit la main, en disant : Vous connaissez ce quartier? Je viens d'arriver et je dois me rendre sur la rue de la Tour... attendez au numéro 14. Vous pouvez m'indiquer cette rue?

Il resta muet, surpris, étonné et abasourdi n'étaient même pas les mots.

Il lui répondit simplement : « Je peux vous y conduire. » Elle hocha la tête de satisfaction et ils marchèrent tous deux, côte à côte, sans rien dire.

Il y avait longtemps qu'elle avait repéré le manège de ce flic dandy. Elle savait pourquoi il la suivait. Elle n'était pas des plus honnêtes, mais elle avait besoin de lui parler.

De son côté, malgré ses déguisements, il l'avait toujours devinée. Elle avait semé des tas d'agents de toutes sortes, de police, d'assurance. Lui, il était tenace. Il lui fallait briser cette chaîne au plus vite.

Il la conduisit à l'adresse qu'elle lui avait donnée. « Vous voulez entrer? lui demanda-t-il? C'est chez moi.

- Je le sais, lui répondit-elle. Entrons. »

*Des pas feutrés près de son fauteuil. Il ouvrit les yeux et la vit, plantée devant lui, vêtue de son manteau et lui tendant une main un peu tremblante. « Viens! Allons au parc! »*

*Gisèle Allen*

## LES HAÏKUS DE TEDx 2014 :

### **Ghislaine Crête:**

Des certitudes  
Je suis déstabilisée  
Oser voir autrement

Question ? Réflexion !  
Je nage dans l'infini...  
Oser voir autrement

La vie, je souris  
Un enfant m'interpelle  
Oser voir autrement

Devant le miroir  
Je m'éloigne et je vois  
Oser voir autrement

Les saisons passent  
Vis, chante, regarde, sens  
Oser voir autrement

Qui es-tu vraiment ?  
Un arbre droit ou roseau  
Oser voir autrement

Éclats de soleil  
Le lilas fleurit en mai  
Oser voir autrement

Passion ou poison  
Vie inachevée brûle  
Oser voir autrement

Contraste ou contraire  
Soleil de nuit, lune de jour  
Oser voir autrement

J'ouvre les volets  
La lumière me frappe  
Oser voir autrement

Dans le silence,  
Mes pensées m'étourdissent  
Oser voir autrement

Ouvre grand les yeux  
Vert espoir, rouge création  
Oser voir autrement

Après le sommeil  
Le pommier reflurira  
Oser voir autrement

Vie en noir et blanc  
Couleurs de vie éclairent  
Oser voir autrement

### **Michel Binet:**

Un ange passe  
Qui croire ?  
Oser voir autrement

La beauté compare  
Le charme sourit  
Oser voir autrement

Qui suis-je ?  
Et combien ?  
Oser voir autrement ?

La bouche parle  
Les yeux disent  
Oser voir autrement

Apprendre est un passage  
Un instant vers un autre  
Oser voir autrement

**Line Gagnon:**

Tendre l'oreille  
S'émouvoir soudain  
Oser voir autrement

Se reconnaître  
Dans les mots de l'autre  
Oser voir autrement

Oublier les heures  
Jouer avec les couleurs  
Oser voir autrement

**Denise Leclerc:**

J'ai vu un flocon  
Il a touché mon âme  
Oser voir autrement

**Roger Vallée:**

Ouverture d'esprit  
Se libérer du connu  
Oser voir autrement.

Écouter un poème  
Repères perdus  
Oser voir autrement.

Cesser de chercher  
Vivre le présent  
Oser voir autrement.

Sortir du confort  
Confronter de nouvelles idées  
Oser voir autrement.

**Raymond Beaudet:**

Chromosome x ou y  
Trouver l'équilibre,  
Oser voir autrement

Rejeter les structures  
Écouter son cœur  
Oser voir autrement

**Conférenciers:****Hélène Picard: (MB)**

Voir la faiblesse  
Choisir le potentiel  
Oser voir autrement

**Bertin Desjardins:**

Le métier d'élève  
La profession enseignante  
Oser voir autrement

**Martin Boisseau Bernard Lamarche: (MB)**

Écouter pour entendre  
Regarder pour voir  
Oser voir autrement

**Manon Asselin: (MB)**

Habiter la vie  
Bâtir un milieu  
Oser voir autrement

**Michelle Ladd: (MB)**

Habiter son temps  
Vivre son espace  
Oser voir autrement

**Marie-Laure Eude-Le Dorze: (MB)**

Bien ou mal  
Le cours de l'eau  
Oser voir autrement

**J-P Taschereau: (MB)**

Côtoyer la douleur  
Tenir debout  
Oser voir autrement

*Le public:*

Penser maintenant  
Agir différemment  
Oser voir autrement

Toutes les saisons sont là  
Dans une simple accolade,  
Oser voir autrement

Imaginer cette chance,  
Avoir un TEDx à Sainte-Marie,  
Oser voir autrement

Auto-boulot-dodo  
Steak-blé d'inde-patate  
Oser voir autrement

Une paternelle  
Pourquoi pas ?  
Oser voir autrement

Écouter pour voir  
Vivre, regarder, écouter  
Oser voir autrement

Puissance des questions  
Pourquoi pas ?  
Oser voir autrement

Une idée en amène une autre  
Partagez  
Oser voir autrement

J'ai ma vérité  
Tu as ta vérité  
Oser voir autrement

Une idée osée  
La goutte qui change tout  
Oser voir autrement

Mes idées s'émoussillent  
Je veux, je vois des yeux qui brillent  
Oser voir autrement

S'écouter avant de juger, de parler  
Garder sa dignité  
Oser voir autrement

Le temps est maussade à l'extérieur  
Aujourd'hui le soleil est présent à l'intérieur  
Oser voir autrement

Accepter l'émotion, le déséquilibre  
Apprendre, toujours apprendre et...  
Oser voir autrement

La force au féminin !  
L'équilibre au masculin !  
Oser voir autrement

Créer des possibilités  
Croire au potentiel  
Oser voir autrement

Se permettre de rêver  
Croire en soi et au monde  
Réaliser sa transformation  
Oser voir autrement

S'ouvrir  
Se réinventer  
Oser voir autrement

Prendre en considération  
Les passions  
Oser voir autrement

Faire pour apprendre  
Être créatif dans la résolution de problèmes  
Oser voir autrement

Briser le rythme  
Briser le réflexe  
Oser voir autrement

Une acceptation spontanée  
Un moment d'inspiration  
Oser voir autrement

Rêver sa vie  
Pour la réaliser  
Oser voir autrement

Un esprit fermé  
Est un obstacle au savoir  
Oser voir autrement

Entendre des passions  
Toucher des cœurs  
Ouvrir les esprits  
Oser voir autrement

Être pyromane de l'âme  
Mettre le feu à l'imagination  
Oser voir autrement

Avoir la vision  
Puiser la passion  
Oser voir autrement

Le rêve nous pousse  
La passion nous guide  
Oser voir autrement

Prendre le temps  
Perdu ou gagné  
Oser voir autrement

Un mot, un geste  
Pour changer le monde, son monde  
Oser voir autrement

## MON ADMIRATION POUR LES GÉNÉRATIONS DU PASSÉ

Voici les réflexions qui me fascinent sur les générations précédentes. J'ai une grande admiration pour ces femmes et ces hommes qui ont eu une force peu commune pour vivre avec très peu de moyens, dans une période de privation et de pauvreté extrêmes. À cette époque, très peu de personnes étaient assez instruites pour enseigner aux enfants. Les femmes pouvaient régler tous les problèmes de la famille, par leur force de caractère. Ces mères connaissaient tous les besoins de leurs enfants et faisaient tout pour les rendre heureux en s'oubliant. Elles ont élevé de nombreux enfants dans des maisons sans électricité et sans eau courante. Pas besoin de vous dire que l'hygiène corporelle n'était pas comme maintenant avec des douches et l'eau qui coule à flots. Aujourd'hui avec l'électricité, pas besoin de faire des efforts; nous avons seulement à lever un interrupteur et tout fonctionne : lumières, chauffage et tous les appareils électriques pour la cuisine. Nous sommes très démunis lorsque nous n'avons pas d'électricité dans nos maisons modernes.

Il n'est pas si loin le temps où nos ancêtres défrichaient la terre avec les bœufs, au début du siècle; plus tard, les chevaux ont fait leur apparition. Il n'y avait aucune machine motorisée pour travailler sur la ferme. C'est beaucoup plus tard que les tracteurs sont arrivés pour aider à faire le travail. Les ancêtres devaient se lever avant « la barre du jour » pour traire les vaches et soigner les animaux de la petite ferme. Après quelques heures de travail, ils revenaient à la maison pour le repas du matin, qui consistait à manger des patates avec un rôti de bœuf ou de lard; pas question de rôties ou de céréales comme aujourd'hui. Le soir, malgré la fatigue et le labeur de la journée, ils ne rentraient pas avant que la nuit ne fût complètement tombée. Épuisés, après le repas, le chapelet était récité en famille devant la croix de la tempérance. Il n'y avait aucune période de vacance pour les petits fermiers. Très différent aujourd'hui avec les semaines de 32 heures et les deux à trois semaines de vacances payées, dont profitent les travailleurs dans les usines.

La fréquentation des jeunes filles se faisait sous très haute surveillance par les parents ou les chaperons. Malgré tout, cela ne les a pas empêchées d'avoir des relations intimes avec des garçons. Comme résultat naissaient des petits bâtards, comme on les appelait à l'époque. Des crèches furent construites pour que les parents puissent donner ces enfants en adoption afin de protéger la réputation de ces bonnes familles. Mais pour ces jeunes femmes, ce qu'elles ressentaient, leurs sentiments n'avaient pas d'importance. Aujourd'hui, les jeunes filles peuvent garder l'enfant avec l'aide de leurs parents... et d'organismes communautaires. Dans le passé, le futur mari devait avoir les critères suivants : être de bonne famille, travaillant et honnête. Parfois les mariages étaient arrangés par les parents; le garçon devait donner une compensation aux parents. L'image que cela donnait : la fille était achetée.

Pas besoin de vous rappeler qu'autrefois la vie de chacun était régentée par la religion. Les curés étaient très sévères à propos de la pratique religieuse et de l'obligation d'assister à l'office du dimanche. Tous étaient conditionnés à suivre aveuglément les directives du clergé. Il existait plusieurs interdits et des péchés partout. Lors des visites paroissiales du curé, il sermonnait le couple et exigeait d'avoir un nouveau-né l'année suivante pour augmenter la population de la paroisse.

Nos grands-mères avaient l'obligation et le devoir de donner naissance. Il n'était pas rare de voir des foyers qui comptaient une dizaine enfants, même parfois, davantage! Les accouchements se faisaient parfois dans des conditions très précaires. Un jour, ma belle-mère devait mettre au monde un nouveau-né. Elle était seule, sans médecin. Heureusement tout s'est bien déroulé. Comment ont-elles pu passer à travers tout cela?... Souvent, elles mettaient leur vie en péril. D'année en année, la famille s'agrandissait. Il n'y avait aucune possibilité de contrôler les naissances; seule l'abstinence prévalait. Ce n'est que beaucoup plus tard que les médecins ont fait leur entrée dans la vie de futures mamans. Les femmes accouchent aujourd'hui dans les hôpitaux ou dans les maisons de naissance.

Dans cette génération, le confort était très limité. Hiver comme été, les repas étaient cuits sur un poêle à bois à l'extrémité duquel était fixé un réservoir à eau chaude, la seule eau chaude qui servait à toute la maisonnée, jusqu'à ce que l'électricité arrive dans les maisons. Comme il y avait presque toujours un nouveau-né dans la maison, une grande partie de cette eau servait à sa toilette. Pour les autres membres de la famille, ils devaient se rendre au puits ou à la source pour cueillir l'eau et se laver à l'évier. Il n'était pas question de prendre un bain tous les jours comme aujourd'hui. Le reste de l'eau chaude servait au lavage du linge et de la vaisselle. Celle-ci était en fer blanc jusqu'à ce que la porcelaine fasse son apparition, ce qui facilita un peu la tâche.

J'admire ces femmes peu instruites, qui malgré tout, avaient une écriture très posée et d'une finesse remarquable. Ma mère avait cette facilité, cette finesse dans son écriture. Elles ont donné leur cœur et leurs forces physiques pour le bien de leur famille. En plus, elles avaient une force de caractère et une détermination peu communes, car elles se levaient à l'aube pour accomplir leurs tâches quotidiennes.

Le travail de la ferme était très important pour leur survie et c'est pour cette raison que les enfants aidaient leurs parents et allaient très peu à l'école du rang. Il arrivait souvent que ces derniers reviennent de l'école avec des intrus (des poux). La mère partait à la chasse de ces bestioles en scrutant à la loupe les têtes infestées des enfants. Il restait, à ces derniers, très peu de temps disponible pour les jeux qui étaient très simples. Faire rouler un pneu avec un bâton, et, pour les plus riches, un vieux bicycle abandonné provenant d'un oncle.

Il n'y a guère longtemps, nos grands-parents ont dû lutter quotidiennement contre les éléments de la nature afin de survivre aux conditions climatiques difficiles. Les maisons

étaient éclairées avec des petites lampes à l'huile de charbon. Il fallait faire très attention au déplacement de la lampe afin de ne pas mettre le feu. Quand les lampes étaient allumées, on pouvait voir notre ombre sur les murs de la cuisine.

Lorsque l'hiver arrivait, comment nos grands-parents ont-ils pu survivre au froid et à la neige, alors que les maisons ne possédaient aucun système de chauffage central?... Pour garder la chaleur dans la maison, il fallait se lever plusieurs fois durant la nuit, pour mettre de nouvelles bûches dans le poêle qui ne dérougissait pas... Plus tard arriva un nouvel appareil : la fournaise, qui pouvait mieux chauffer la maison. Le soir, au coucher, les parents déposaient de gros manteaux sur les lits des enfants pour qu'ils gardent la chaleur. L'électricité est arrivée vers les années 1940. La télévision est arrivée pour divertir les gens vers les années 1950-1952 dans nos régions. Les voisins venaient chez nous regarder les émissions après le chapelet.

Dès le lever du jour, nos grands-mères préparaient le pain pour la journée. Ce qui exigeait beaucoup de manipulation et d'heures de travail. Pour les familles nombreuses, cela demandait beaucoup de farine. Mon père, tout comme son père auparavant, achetait régulièrement des poches de 100 livres de farine, du gros sel et du sucre ainsi que de la mélasse. Mon père terminait toujours son repas avec une tranche de pain de ménage avec de la mélasse, c'était son dessert favori. Pour simplement aller aux provisions, hiver comme été, ils devaient atteler les chevaux et parfois parcourir de longues distances pour se rendre au magasin général. Il ne fallait rien oublier, car les « dépanneurs » n'existaient pas.

Le lavage devenait une corvée. Le linge de corps, les draps, les serviettes et les couvertures de laine de couleur grise devaient être lavés « à la planche » dans des cuves d'eau chaude et frottés avec le savon du pays, très rude et à haute teneur de caustique. Par la suite, nos mères devaient empeser les chemises blanches du dimanche et les repasser avec les fers, préalablement chauffés sur le dessus du poêle à bois. Malgré ces grosses familles, tout le monde avait des vêtements bien propres.

Après plusieurs années vers 1939-1945, une deuxième guerre arriva. Une récession qui a limité le pouvoir d'achat lequel, était contrôlé par des coupons. Pour une poche de sucre, nous devions donner cinq coupons. Après quelques années, la vie était moins difficile à vivre et plus florissante. Les jeunes gens étaient plus encouragés et intéressés à fonder une grande famille, comme leurs ancêtres.

Pour subvenir à leurs besoins, à l'automne, la famille faisait boucherie. Les parents tuaient un bœuf, un lard, des dindes et quelques poules. Avec le sang de la boucherie, les femmes fabriquaient du boudin artisanal ainsi qu'une tarte au suif. Elles gardaient aussi une partie du suif pour la fabrication du savon domestique qu'elles fabriqueraient le printemps suivant. Une grande partie de la viande était enveloppée dans des morceaux de coton et gelée dans des bidons, placée dans le hangar au milieu du grain, pour sa conservation jusqu'au printemps.

Ces femmes avaient une grande fierté de partager leurs connaissances pour les travaux manuels : comme le tricot, la couture, la broderie et le tissage. Elles étaient remplies de belles qualités et de débrouillardise. C'est avec plaisir que j'ai appris de ma mère comment crocheter un tapis de fantaisie; cette habileté lui venait de sa mère. Un de ces tapis a embelli ma cuisine pendant plusieurs années. J'ai fait du tissage en fabriquant des catalognes pour nous garder au chaud lors des soirées d'hiver. Pour mon père, l'instruction n'était pas importante. Pour laver des couches, pas besoin d'être instruite, disait-il... Avec les années, mon père a remarqué que je pourrais peut-être apprendre comment tenir maison. Alors, il m'inscrivit à l'École Ménagère à Sainte-Germaine pour une durée de trois mois. J'ai appris beaucoup de choses pratiques sur les travaux manuels, la couture, le tricot à la broche et au crochet, le tissage, la broderie et la cuisine. Pour moi, ce fut le plus beau cadeau que mon père m'a donné; c'est-à-dire la possibilité d'apprendre et cela m'a servi dans ma vie familiale.

Dans les temps anciens, la femme qui restait sur le bien paternel devait recevoir sa belle-famille aux temps des Fêtes. Ses mains veinées et usées ont bien travaillé à la préparation des repas des Fêtes, qui se faisaient à l'avance, en prévision de recevoir les visiteurs. N'ayant pas de congélateur, ma mère plaçait les tartes et les pâtés dans le tambour, à l'extérieur de la maison, où tout gelait. Pour ces femmes, ce n'était pas un temps de réjouissance, car elles étaient au service de tout le monde. Elles ont donné leur amour et leur santé pour tous les leurs. Assez souvent, aucune reconnaissance pour les repas chauds servis pour des groupes de 25 à 75 personnes, la journée du jour de l'an. Cela se répétait chaque année.

J'ai une très grande admiration pour ces femmes d'antan. Fière de ces pionnières déterminées qui se sont accomplies dans le travail et ont transmis aussi leurs valeurs religieuses. Je remercie ces générations qui nous ont précédés. Elles ont bâti un monde nouveau ajoutant plusieurs commodités pour faciliter notre vie d'aujourd'hui. La morale de tout cela : « Quand la porte du bonheur se ferme, une fenêtre s'ouvre sur une facette nouvelle de notre vie et assez souvent, c'est pour du meilleur. » Il arrive fréquemment que nous continuions à regarder la porte fermée et n'accordions pas d'importance à la fenêtre qui vient de s'ouvrir. Le plus bel avenir dépendra toujours de la nécessité d'oublier notre passé avec toutes ses difficultés. Oser aller vers l'avenir, sans trop se poser des questions. Il faut rechercher des personnes positives qui sauront communiquer leur rire et leur joie de vivre, tout comme nos grands-mères ont su le faire. Il faut vivre notre vie pleinement et aller au bout de nos rêves, en vivant la résilience, malgré toutes les épreuves de la vie. Il faut savoir garder le sourire au cœur.

*Louiselle Lagrange*





